



NICOLAS
LECLERC

LA BÊTE EN CAGE

«**STUPÉFIANT**»

SEUIL

LA BÊTE EN CAGE

Du même auteur

Le Manteau de neige
Seuil, 2019

NICOLAS LECLERC

LA BÊTE EN CAGE

Roman

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-146402-3

© Éditions du Seuil, janvier 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À mes quatre frères.
Maxime. Antoine. Francis. Thomas.*

Seuls ceux qui se sont trouvés mis en cage
peuvent comprendre toute l'horreur d'une
clé qui verrouille une serrure.

Edward Bunker,
Aucune bête aussi féroce

P'tite conne
Tu voulais pas mûrir,
Tu tombes avant l'automne
Juste avant de fleurir...

Mais t'aurais-je connue
Que ça n'eût rien changé,
Petite enfant perdue
M'aurais-tu accepté ?

Moi j'aime le soleil
Tout autant que la pluie
Et quand je me réveille
Et que je suis en vie

C'est tout ce qui m'importe
Bien plus que le bonheur
Qui est affaire de médiocres
Et qui use le cœur

Renaud, *P'tite conne*

Prologue

Il la contemple. Il fait noir. Il fait froid. Il a la gorge sèche. Elle sniffe un rail de coke à même le banc de bois crasseux.

Il n'a pas les mots, l'air d'un con, planté là, muet, elle regarde ailleurs, lasse.

Qu'est-ce qu'il croyait ?

Les relents aigres de transpiration qui macèrent depuis des mois dans la pièce confinée lui agressent les narines. Il voudrait sortir de là, il étouffe. Il reste devant la porte. Elle soupire. Elle mastique son chewing-gum. Il ne veut pas qu'elle parte.

Qu'elle le quitte.

Leur première fois, c'était ici. L'été dernier. Une éternité. Les anciens vestiaires du terrain de foot, à l'abandon depuis la construction du nouveau complexe de l'association sportive de Dampierre-les-Monts. L'odeur de sueur rance, alors, ne le dérangeait pas. Son parfum, à elle, sur sa peau. Partout. Ses gémissements contenus. Sa peau délicieuse. Les hurlements des parents et des joueurs, dehors. La peur, l'excitation. La kermesse

du village, le tournoi de foot qui oppose tous les quartiers et s'éternise jusque dans la soirée, sous les projecteurs. Grégoire avait accepté de tenir la buvette, il venait de perdre son job, ça l'occupait. Elle lui avait tourné autour toute la journée, la gosse. Elle était venue à la fête avec ses parents, les pharmaciens du bled, à contrecœur. Ils avaient bien discuté, il lui avait filé des bières à l'œil. Ça s'était terminé contre le mur de ces antiques vestiaires qui lui servaient à stocker les barils de bière, piégés entre deux rayons de soleil de fin d'après-midi, tous deux pintés, elle lui mordillait l'oreille, il lui retroussait la jupe, elle plongeait les mains dans son jean. Elle l'avait mordu à l'épaule pendant l'orgasme, puissamment. Il avait adoré. Il ne comprenait même pas comment il était arrivé là. Un rêve fou.

Julie.

À peine la moitié de son âge. Fraîche. Passionnée.
Son seul palliatif à une vie merdique.

Être tout pour elle. Il y a cru. Ils auraient pu se suffire.
Partir loin, tout reprendre à zéro, elle a la vie devant elle. Il voulait la tirer de ce trou, lui offrir ses rêves.

Tout s'effondre, tout se casse.

Au final, ça n'a été qu'une poignée de rendez-vous décevants, de sexe rapidement expédié, vite oublié.

C'est comme ça qu'elle voit les choses.

– C'était pas mal.

Il tombe de haut. Il n'est pas d'accord. Il frappe le mur de ses poings. Son nez coule, il s'essuie de la manche.

Mon amour.

Elle ne voit que les apparences. Elle s'ennuie. Il ne peut rien lui offrir. Pas un rond. Les allocs chômage... Pas une vie de rêve. Elle passe le bac cette année, part

bientôt faire ses études de médecine, à Paris, ou Bordeaux. Elle va quitter la région, dans six ou sept mois. Adieu.

Je pars avec toi.

Rire étouffé.

Je trouverai. Je t'offrirai tes rêves.

Elle secoue la tête. Non. Il l'a déjà promis. Trop. Elle n'a plus besoin de lui.

– C'est fini, Greg. Je suis passée à autre chose.

Il arrache les portemanteaux. Il dégonde la porte d'une douche encrassée. Elle lève les yeux au ciel. Il est tout rouge, pathétique, il le sait, il s'en fout. Elle rit de le voir dans cet état, pour elle. Elle vient lui caresser la joue, les doigts picotés par les poils de barbe épars. Il ferme les yeux, anéanti par ce qu'il va perdre. Une raison de vivre, de continuer. De garder la tête hors de l'eau malgré la merde qui tombe du ciel.

Un battement de cœur. Le dernier.

Il va s'éteindre, à petit feu.

Elle se hisse sur la pointe des pieds.

L'âge d'être sa fille.

Dépose un baiser au coin de ses lèvres.

Ses jambes en coton. Une boule de ciment dans l'estomac. Les crampes dans les bras, le dos. La souffrance s'abat sur lui.

Elle passe ses bras autour de son cou.

Sa langue dans sa bouche, touche la sienne, la presse.

Il recule, elle s'agrippe.

Ses jambes autour de son bassin.

Son odeur.

– Une dernière fois...

Il se cramponne à elle.

– Baise-moi. Une dernière fois. Fort.

Il glisse contre le mur, sur le banc, dont le bois pourri grince dangereusement.

Elle est partout, autour de lui. Elle garde le contrôle. Elle mène la danse. Il jouit rapidement, tristement, les larmes coulent sur son menton, gouttent sur le soutien-gorge de Julie. Elle continue. Elle se cambre, l'étouffe, l'écrase. Elle s'enflamme. Comme jamais.

Adieu.

– Un dernier souvenir de moi... Dis-toi que c'est mieux que rien.

La porte claque.

Disparue.

La fin.

PREMIÈRE PARTIE

« Patauger toute ta vie dans la bouse, torcher les vaches, leur gaver l'estomac et leur tâter les mamelles. Putain. Faut vraiment n'avoir aucun respect de soi pour faire ça. »

Chapitre 1

18 janvier – 5 h 35

Le réveil bourdonne, aussitôt réduit au silence par une main ankylosée. Nuit noire. 5 h 35. Par gestes mesurés, précis malgré l'obscurité, une silhouette élancée et voûtée glisse hors du lit et serpente dans les couloirs endormis pour rejoindre la salle de bains, aller et retour vite fait sous l'eau tiède, puis un café bien serré dans la cuisine ouverte sur la vaste pièce de vie qui occupe toute la largeur de la maison, au rez-de-chaussée.

Les yeux piquent en ce vendredi matin.

Samuel s'appuie sur le plateau de la table en chêne massif, laisse couler le breuvage dans sa gorge. Il faut s'activer. Une tranche de pain tartinée de mont d'Or coulant et un verre de jus de pomme constituent son petit déjeuner. Il renifle bruyamment, frotte ses paupières gonflées du revers de sa manche, peine à se tirer de l'engourdissement. Depuis qu'il a franchi la quarantaine, chaque réveil se révèle plus pénible que le précédent, la machine est de plus en plus difficile à mettre en branle.

Des douleurs inconnues jusqu'ici apparaissent, dans les articulations, les lombaires et les cervicales. Plus de mal à encaisser. Mais le boulot doit se faire, quoi qu'il arrive.

Samuel enfle sa cote de travail puis chausse les bottes de caoutchouc crottées qui trônent près de l'entrée, se couvre d'une parka molletonnée, cache ses oreilles sous un épais bonnet de laine et s'élançe dans la cour de la ferme.

Ses pas crissent dans la poudreuse qui est tombée toute la nuit, ses poumons exhalent une vapeur tiède. Il lui faudra déneiger dans la matinée, quinze bons centimètres recouvrent le sol et la forêt alentour. Et la neige continue de s'abattre sur la montagne, les flocons s'écrasent par dizaines dans sa barbe grisonnante et les quelques cheveux qui retombent sur sa nuque.

Comme chaque matin depuis quinze ans, il inspecte l'étable, dénombre ses vaches d'un simple regard. Il décroche successivement les quatre griffes de traite ambulantes du mur attendant au portail coulissant, les place aux côtés des premières bêtes entravées de la rangée de gauche et fixe les manchons sur les trayons. Le métal gelé des barrières grince, l'aspiration des machines de traite couvre bientôt le meuglement des bêtes. Samuel navigue entre elles en un ballet savamment chorégraphié, déplace les griffes, désinfecte les pis, progresse de vache en vache, passant la main sur le flanc de chacune, une attention qu'il n'oublie jamais, les saluant individuellement par leur nom. Ses gestes experts permettent de s'occuper des cinquante-six vaches en moins de deux heures.

Lorsqu'il sort dans la cour après avoir soigneusement nettoyé l'étable, le jour s'est levé, timide, le soleil se camoufle derrière un voile blanc laiteux. Samuel s'offre

une courte pause et allume une cigarette avant de partir livrer le lait du matin à la fruitière du bourg. Le froid mord ses articulations, brûle sa peau rugueuse. À son retour à la ferme, il vérifie machinalement son portable. 9 h 14. Un message. Claude. Les emmerdes.

« Mon bureau, aujourd'hui, tu peux ? »

Comme si une quelconque réponse négative était envisageable. Samuel expire longuement la fumée par les narines, une moue d'agacement déforme son visage buriné, taillé dans le roc. Ses yeux en amande défient l'horizon, se perdent dans la blancheur du matin. Déjà vanné par cette journée qui commence tout juste. Écrasant son mégot sous le talon de sa botte, Samuel se dit que ça ne s'arrêtera jamais. Aucun espoir de sérénité, et pourtant l'exploitation tourne bien.

Il répond au SMS : « Pas avant ce soir, je passe après la traite. » Il va bien falloir régler cette question. C'est ce qu'il se dit tous les jours depuis six ans.

Samuel se remet à la tâche en grommelant, les vaches n'attendent pas. Il dégèle la tuyauterie à grands baquets d'eau chaude, sinon le purin ne s'écoulera pas correctement. Il nourrit les bêtes, renouvelle le paillage de la stabulation.

Il fixe la lame de déneigement sur son tracteur Massey Ferguson de cent chevaux pour s'attaquer à la cour. À 11 h 30, il termine sa matinée et s'attable enfin devant une assiette de pâtes au pesto. Il sort son portable pour consulter la météo de l'après-midi, remarque le SMS arrivé deux heures plus tôt. « On t'attendra. 21 heures à la boîte. »

C'est ça. Qu'ils attendent. C'est pas toujours à lui de se plier aux autres, merde.

18 janvier – 10 h 12

La lourde porte vitrée se referme avec une lenteur infinie, laissant les courants d'air froid s'engouffrer dans la salle d'accueil de l'agence d'intérim d'Épenans. La secrétaire soupire pour la troisième fois d'affilée, la fermeture automatique du sas est vraiment dérégulée, il va bien falloir finir par faire quelque chose. Difficile de se concentrer.

C'est la quatrième personne qui passe en coup de vent pour déposer des papiers depuis que Chloé s'est assise sur la banquette le long de la baie vitrée. Elle triture la fermeture Éclair de son blouson, trop large, tente de calmer son impatience et sa jambe qui tressaute. La secrétaire lui décoche un regard en coin, accusateur, exaspéré, masquant ainsi sa curiosité malsaine. Chloé fait mine de l'ignorer, déroule la messagerie de son smartphone démodé. Elle a l'habitude. Les gens finissent toujours par la dévisager, bien qu'elle dissimule autant que possible la peau flétrie et les stigmates qui la défigurent ainsi que les rares cheveux qui poussent sur le côté droit de son crâne sous une épaisse écharpe. Elle a passé le stade où elle envoyait chier tous ceux qui se retournaient sur elle, ou les enfants apeurés qui n'osaient croiser son regard.

Il faut qu'elle trouve une solution, même temporaire. Elle n'a plus de thunes. Enfin pas assez pour tenir la semaine, la dose de brune qui lui reste ne tiendra pas jusqu'au lendemain. Et après ? Après il lui faudra la suivante coûte que coûte. Elle doit absolument se renflouer.

– Chloé ?

Elle est tirée de ses pensées par la voix cassée de la cheffe d'agence, Mme Pourcelot. Jeanne. La Grosse.

Avec ses mèches blondes peroxydées et ses colliers de perles vertes. Elle doit faire au moins quatre fois mon poids, s'amuse la jeune femme ; Chloé la déteste, son petit pouvoir, ses manières affables de faux-cul, les photos de famille sur le bureau et les dossiers bien rangés dans les étagères, rien qui dépasse, mais elle se lève avec son plus large sourire et lui serre vigoureusement la main.

– Vous allez bien, madame Pourcelot ?

La Grosse la dévisage d'un air blasé et lui ouvre la voie vers son bureau, referme la porte sur la moue de la secrétaire soulagée de ne plus avoir cette loque anémique comme unique paysage.

– Je vais être claire et directe, Chloé, c'est la dernière fois que je te donne une chance.

– Je sais que j'ai merdé, madame Pourcelot, bafouille Chloé, j'en ai conscience, mais je vous promets...

– Comme toujours, j'ai envie de dire, la coupe sèchement la patronne.

– J'ai besoin de bosser.

– Attends, je t'arrête tout de suite. On n'est pas Pôle emploi, et on n'est plus au lycée, ma grande !

MA GRANDE! Chloé écarquille les yeux, manque de s'étouffer de rage. Mais conserve son air timide.

– On a des clients, et on doit les satisfaire. Et quand un de nos intérimaires se comporte comme tu le fais, c'est notre réputation qu'on met en jeu. Tu ne te réveilles pas le matin, une fois, deux fois à la limite... Mais la limite, tu l'as allègrement dépassée, ma belle (Chloé se mord l'intérieur de la joue pour ne pas lui sauter à la gorge), et je pèse mes mots. Et ton attitude au travail, bon sang de bonsoir... On ne te demande pas la lune ! Sois présentable ! Sois là ! Sois gentille, et mets-toi au travail. C'est quand même pas compliqué

de répondre au standard pour noter des commandes ou d'entrer des chiffres dans Excel, non ? Chez qui je vais te placer, moi ?

– Je suis désolée, madame... Je vais vraiment me reprendre.

– L'agence ne tourne pas autour de tes désirs, ma fille...

Chloé plonge aussitôt les yeux au sol. Qu'on lui donne un cran d'arrêt, une batte, un flingue. Au secours. Il faut jouer le jeu, serrer la mâchoire. Malgré l'envie de lui péter le nez d'un coup de boule, à cette furie.

Au prix d'un effort colossal, elle réussit à laisser couler une larme sur sa joue et à la dissimuler sous les boucles châtain cuivré de son côté gauche juste un rien trop tard, permettant à Jeanne Pourcelot de la remarquer avant qu'elle ne vienne mourir sur sa lèvre supérieure.

– Bon, conclut celle-ci d'un ton condescendant, dernière chance, Chloé. Der de der. On n'a pas vocation à faire dans le social, alors je t'inscris sur ce nouveau contrat, c'est quinze jours dans un entrepôt de tri, ils ont besoin de renforts pour l'inventaire et la distribution, c'est les soldes, ils sont débordés. Tu commences jeudi prochain.

Elle remet le dossier entre les mains de Chloé, lui explique les détails du travail, paye, horaire, tout le baratin habituel.

– Faut que je descende à Pontarlier ? C'est au moins à quarante bornes de chez moi...

– C'est toi qui vois. Tu n'y vas pas, ce n'est pas la peine de revenir chez nous. Et je sais que d'autres agences d'intérim ne veulent plus bosser avec toi, alors réfléchis-y à deux fois.

– Possible d'avoir une avance sur salaire ?

– Non. Ne pousse pas trop loin.

Chloé récupère les documents nécessaires à l'embauche et ne se fait pas prier pour fuir l'agence, passer en trombe devant la secrétaire en prenant soin d'ouvrir la porte extérieure au plus large, regagne le parking de l'église du village et s'échoue dans son antique 106 bordeaux cabossée, met le contact, lance le chauffage à fond. La neige tombe dru depuis ce matin.

Enfin une bonne nouvelle. Elle démarre à fond la caisse pour rejoindre Rochefontaine, son village, et proposer à tout le voisinage de pelleter la neige contre quelques euros. De l'argent frais, de quoi au moins payer sa dose d'héro du lendemain. Après... Elle verra bien, après.

18 janvier – 20 h 30

La nuit est tombée depuis longtemps lorsque Samuel grimpe dans son Peugeot Partner équipé de la cuve à lait emplie de la traite du soir pour rejoindre Dampierre-les-Monts, dans la vallée. Sa ferme trône dans un hameau de treize âmes, réparties en cinq habitations dispersées sur le versant de la montagne, non loin du col de Hautecombe, qui donne en toute originalité son nom au lieu-dit. Ses plus proches voisins sont à plus de cinq cents mètres en contrebas, et il n'a que très peu de relations avec eux. Dans cet espace reculé du massif, chacun se calfeutre chez soi, on vit là pour s'isoler, se retirer du monde des hommes. Et en hiver, c'est encore plus vrai.

Par chance, la déneigeuse a atteint les maisons en fin de journée, repoussant la poudreuse fraîche en congères bordant la départementale.

Le Partner roule à faible allure, Samuel reste prudent malgré les pneus neige, la route serpente en têtes d'aiguille sur huit kilomètres, pour un dénivelé de trois cents mètres. Samuel rejoint sans encombre le fond de la vallée, illuminé par les réverbères et les décorations de Noël qui bordent les rues de Dampierre.

Après avoir livré son lait et rempli les bordereaux à la fruitière, il traverse le bourg de plus de deux mille habitants, dont la plupart sont déjà attablés, au coin du feu, ou dans la chaleur infernale du chauffage électrique poussé au maximum. Le froid polaire pétrifie le paysage, on frise les moins trente degrés la nuit depuis plusieurs jours. Il se gare le long des ateliers de Vauthier T.P., un hangar retapé à la sortie du village, en bordure des nouveaux lotissements à flanc de montagne. Samuel contourne la BMW série 1 de son cousin fièrement parkée devant le bâtiment et jure dans sa barbe, il espérait voir son oncle seul à seul, cette fois.

Il pénètre dans les locaux de l'entreprise de BTP, tape ses talons contre le chambranle pour faire tomber la neige de ses chaussures. Il traverse le garage poussiéreux où s'entassent sacs de ciment et parpaings, gagne les bureaux, frappe à la porte de son oncle. C'est Simon qui lui ouvre, sourire blanchi impeccable. Claude, appuyé à la porte-fenêtre qui donne sur la forêt ceinturant le lotissement, en pleine conversation téléphonique animée, enfume la pièce exiguë avec une Gauloise blonde. Il salue Samuel d'un hochement de tête, lui intime de refermer derrière lui.

– Les vaches t'ont libéré ? demande Simon, s'asseyant sur le bureau.

– Ça ne prend pas toute la nuit. Et toi, tu rentres tôt, non ?

– Jour de congé. On a droit à des jours *off* aussi en Suisse. Enfin toi, tu ne sais pas ce que c'est, les jours *off*.

Samuel renifle bruyamment, s'assied sur l'unique chaise de ce côté-ci du bureau. Simon le domine de sa grande taille, penché en avant, les mains croisées sur le genou. Barbe impeccablement coupée, mèche négligemment ramenée sur le front. Sourire carnassier.

– Ouais. Comme tu dis. Y en a qui bossent.

Le sourire de son cousin s'élargit encore.

– Tant que tu t'épanouis, c'est le principal...

Ils n'ont jamais pu s'encadrer, dès leur plus jeune âge. Samuel déteste son air supérieur, détaché de tout. Simon pète plus haut que son cul et le méprise ouvertement, lui et son métier, ses vaches. Il n'en a que pour le fric, les bagnoles, les sorties en ville, les femmes, c'est un flambeur. Son salaire d'ingénieur, frontalier qui plus est, ne lui suffit même pas à absorber ses excès, il fréquente le casino de Salins-les-Bains, celui de Besançon, il aime le frisson, la vitesse, la picole, il part fréquemment en virée à Genève, à Lyon, et en voyage à l'autre bout du monde avec sa bande de potes, claque facile un mois de salaire en moins d'une semaine à Pattaya, en Thaïlande. Un vrai connard, si on demande son avis à Samuel. Ses revenus et son train de vie lui octroient manifestement le droit de se revendiquer d'une classe supérieure à la sienne.

– Faut bien faire tourner la France, comme on dit.

Simon n'a pas le temps de se plaindre de la somme d'impôts qu'il verse à l'État, Claude termine sa conversation, écrase sa clope, range son téléphone et serre la main de son neveu d'une poigne de fer.

– On a une grosse livraison, lundi soir. Inhabituelle. J'ai besoin de toi.

Claude va toujours à l'essentiel, il ne tourne jamais autour du pot. C'est ce qui lui a valu d'avoir la mainmise sur tous les chantiers importants du secteur et de la conserver depuis plus de quarante ans, et lui a également permis de siéger au conseil municipal. Son franc-parler, sa grande gueule, et un charisme de bonimenteur. Claude peut convaincre n'importe qui sur n'importe quoi. Son regard bleu azur que l'on devine derrière ses sourcils broussailleux vous hypnotise, ses manières familières et sa bonhomie vous séduisent alors qu'il n'a pas encore ouvert la bouche. Une carrure d'ours, un front gigantesque, des paluches comme des poêles à frire, mais une douceur et une finesse dans l'attitude et les rapports humains qui lui ouvrent toutes les portes sans forcer. Un type qui sait ce qu'il veut, et comment l'obtenir.

– On peut se parler en tête à tête ? demande Samuel.

La mine offusquée de Simon valait à elle seule le coup de poser la question. Claude prend sa plus belle voix de stentor, histoire de rappeler qui est le patron.

– Allons, pas de minauderie, Samuel, les affaires, c'est entre nous trois.

– Je veux arrêter. Il y a forcément une autre manière de faire.

Claude soupire, plisse les lèvres. Simon ricane en sourdine, hoche la tête en signe de désapprobation.

– On n'a pas besoin de lui, papa.

– C'est à moi d'en décider.

– Sérieux, papa, je nous trouve une planque en claquant des doigts.

– Va attendre dans le garage, Simon.

Claude n'a même pas haussé le ton. Simon se redresse en soufflant.

– Lopette, dit-il à Samuel en le dépassant.

– Dehors !

La porte se referme aussitôt. Claude s'assied dans son fauteuil, offre une Gauloise à Samuel et s'en allume une également. Ils se dévisagent.

– Je sais que ce n'est pas ton truc, Samuel. Mais il y en a pour plus de cent kilos. On aura une bonne marge dessus.

– J'ai plus envie de faire ça.

– T'as pas encore fini de me rembourser, tu le sais bien.

– Je peux te verser des mensualités. La ferme tourne bien.

– Pas assez.

Samuel soupire, vaincu d'avance.

– Écoute, on y réfléchira pour la prochaine fois, mais là j'ai besoin de toi. On cache la cargaison quelques jours dans la grange.

– Et la fois d'après ce sera la même chose.

– On se serre les coudes, Samuel, c'est comme ça qu'on a toujours fait dans la famille.

– Je sais ce que je te dois, tonton. Si t'avais pas été là...

– Évidemment que je t'ai aidé quand tu en avais besoin. Je ne me suis pas posé de question, je pouvais le faire. La famille est là pour ça.

– Et je t'en suis reconnaissant.

Claude jauge son neveu à travers le rideau de fumée.

– Je sais, fils. Écoute, on verra après ce coup-ci, ou le suivant, mais très bientôt, on sera quittes, je te promets. Là je me suis engagé, ils me font confiance ces gars-là, tu comprends ?

– On en reparle après, sûr ?

– Promis.

– OK. Simon viendra déposer le chargement dans la soirée, comme d’hab ?

– Comme d’hab. On ne change rien.

Samuel écrase sa clope dans le gros coquillage qui sert de cendrier, se lève. Claude l’imite, contourne le bureau, plaque une main sur son épaule.

– Tu es comme un fils, Sam. Tu sais ça, n’est-ce pas ?

– Je sais, tonton.

– Toi et Simon, ça n’a jamais été le grand amour. Il faut faire avec. Il a dix ans de moins que toi, il est un peu fougueux...

Samuel sourit, mal à l’aise.

– Il n’est pas taillé dans le même bois que nous, c’est tout. Il ne sait rien faire de ses dix doigts. Des types comme toi et moi, Sam, on a trimé toute notre vie. On s’est abîmé, on a travaillé dur pour y arriver. On a fait notre place à la force de nos bras. Mon petit gars, je suis fier de ce que tu as fait de cette ferme, j’ai toujours su que tu y arriverais.

– Arrête de jouer le patriarche.

– Je suis sérieux. Tu n’as pas repris la ferme par choix. Et pourtant, tu t’es remué, tu t’es battu.

Samuel trépigne, aimerait bien couper court, ne pas évoquer la mort de ses parents, dix-huit ans plus tôt, dans un virage de la route de Hautecombe.

– J’ai fait ce qu’il y avait à faire.

– Exactement.

Le téléphone vient à point nommé ponctuer la fin de la conversation. Claude donne une tape bienveillante sur l’épaule de Samuel.

– Allez, va, te prends pas la tête là-dessus, tout va bien se passer, on l’a fait des dizaines de fois. Je viendrai charger la cargaison à la fin de la semaine prochaine.

Samuel referme la porte derrière lui en bougonnant pendant que Claude s’affale sur son fauteuil, téléphone calé dans le cou et nouvelle clope au bec.

L’agriculteur traverse le garage pour rejoindre son utilitaire, ressassant encore son échec. Simon, assis sur des sacs de ciment, s’énerve sur Candy Crush, ne lève même pas les yeux à son passage. Ce qui ne l’empêche pas de lancer dans son dos :

– Je ne comprends pas pourquoi il insiste pour te garder dans le coup, mec. On n’a vraiment pas besoin de toi.

Samuel s’arrête sur le seuil du hangar, porte entrouverte, hésite une seconde de trop.

– Tu nous coûtes un petit paquet en plus, poursuit aussitôt Simon en faisant exploser une rangée de bonbons violets.

– Va te plaindre à ton père si t’es pas content du partage.

– À quoi bon ? Dès qu’il s’agit de toi, impossible de lui faire entendre raison. Il t’a vraiment à la bonne. C’est ça que j’ai du mal à comprendre.

Samuel ne peut contenir un ricanement. Simon, piqué au vif, abandonne sa partie, glisse le portable dans son manteau, s’approche de l’entrée. Les deux hommes se dévisagent en silence, le froid s’engouffre dans l’entrepôt, accompagné d’une nuée de flocons qui viennent s’empêtrer dans la barbe de Samuel.

– Vingt-cinq pour cent pour ne rien faire, c’est bien assez généreux tu ne trouves pas ?

ouverts et ont accompagné la sortie du livre, ainsi que la librairie Les Guetteurs de Vent, à Paris.

Merci une nouvelle fois à mes parents et mes frères, et aussi à mes trois neveux et mes deux nièces. Sans oublier mes belles-sœurs qui ont été les premières à se ruier sur mon premier roman (Émilie en pole position, je dois le reconnaître) ! Donc mes premières lectrices !

Un petit clin d'œil à Jean-François, qui n'avait pas lu de livre depuis dix-huit ans et s'y est remis avec *Le Manteau de neige*, et, selon mes sources, ça lui aurait plu au point qu'il aurait enchaîné sur un deuxième roman...

Je clos ces interminables remerciements avec une pensée particulière pour mes professeur(e)s de français, au collège de Mouthe et au lycée Xavier-Marmier de Pontarlier, qui ont contribué à ma passion pour la littérature et surtout pour l'écriture.